

*Les racines de
l'identité européenne*

DU MÊME AUTEUR:

L'Arc Alpin. Histoire et géopolitique d'un espace européen, Economica.
L'identité de l'Europe, Éditions CRDP.
Europa stirbt vor sich hin... Wege aus der Krise, MM. Verlag.
Les spécificités démographiques des régions et l'aménagement du territoire,
Éditions des journaux officiels.
Les migrations internationales. Les nouvelles logiques migratoires, Sedes.
Le monde et les hommes. Les grandes évolutions démographiques, Litec.
Kronova hostina, Vydal Charis.
Il festino di Crono, Edizioni Arès.
L'aménagement du territoire, Les Éditions d'Organisation.
La retraite des cadres, Les Éditions d'Organisation.
El festin de Cronos, Ediciones Rialp.
Economie urbaine. Villes et territoires en compétition, Litec.
Démographie, Dunod.
Le festin de Kronos, Fleurus-Essais.
La France ridée, Hachette, collection „Pluriel“.
Pour la liberté familiale, PUF.
La montée des déséquilibres démographiques, Economica.
La tragédie de la France, Economica.
Apprendre l'économie, Economica.
Démographie politique, Economica.
L'enjeu démographique, Éditions de l'Association pour la recherche et
l'information démographiques.
Efficiencia et dimension des banques, Librairie générale de droit et de
jurisprudence.
La force de vente de l'entreprise, Les Éditions d'Organisation.

GÉRARD-FRANÇOIS DUMONT

Les racines de l'identité européenne

Préface de

Don José María Gil-Robles y Gil-Delgado

Président du Parlement Européen

avec la collaboration de:

Antonió ALBARRAN CANO, Acento Editorial, Espagne
Emanuele CASTANO, Université de Louvain-la-Neuve, Belgique
Philippe CHASSAIGNE, Université de Montaigne-Bordeaux III, France
João DE DEUS PINHEIRO, Commissaire européen, Portugal
William DOYLE, Université de Bristol, Grande-Bretagne
Florence GAUZY, Université de Montréal, Québec
Richard KEARNEY, Université de Dublin, Irlande
Pierre JOANNON, Consul Général d'Irlande
Nicolas LENS, Provisseur néerlandais, Pays-Bas
Nicolas MARTIN CINTO, Consul d'Espagne
Franz MATHIS, Leopold-Franzens-Universität, Innsbruck, Autriche
Tuomo MELASUO, Université de Tampere, Finlande
Recteur Evangelos MOUTSOPOULOS, Académie d'Athènes, Grèce
Frank PFETSCH, Université de Heidelberg, Allemagne
Jean-Baptiste PISANO, Université de Nice Sophia-Antipolis, France
Georges PRÉVÉLAKIS, Université de Paris-Sorbonne, France
Romain H. RAINERO, Université de Milan, Italie
Patrick RIZZO, Consul d'Autriche
Ralph SCHOR, Université de Nice-Sophia-Antipolis, France
Constantin A. STEPHANOU, Université Panteion d'Athènes, Grèce
Sabine STRAUSS, Centre International de Formation Européenne, France
Nathalie TOUSIGNANT, Université de Louvain-la-Neuve, Belgique
Anselm ZURFLUH, docteur en Histoire, docteur en Ethnologie, France

Coordination de la rédaction:

Anselm ZURFLUH et Daniel BLASCO

ECONOMICA, 49, rue Héricart, F - 75015 Paris

ISBN: 2-7178-3795-7

© Economica Paris
1999

CHAPITRE 10

L'IDENTITÉ IRLANDAISE ANCIENNE ET MODERNE

RICHARD KEARNEY*

Traiter de l'identité irlandaise ancienne et moderne permet de compléter ce que Pierre Joannon vient de préciser (voir chapitre précédent), dans le domaine politique et historique, par l'examen du rôle de l'identité imaginaire et symbolique dans l'histoire de la culture irlandaise.

Qu'est-ce qu'un Irlandais?

Un Irlandais est quelqu'un qui se pose la question: „qu'est-ce qu'un Irlandais?“ Autrement dit, un Irlandais est quelqu'un qui ne sait pas qui il est. L'Irlande existe au pluriel. Il y a bien des clichés simplistes sur l'Irlande, mais au-delà de ces stéréotypes touristiques, il y a une nation, une communauté, un pays très complexe et divers. D'abord il y a le nord et le sud; il y a l'Irlande anglo-irlandaise et l'Irlande gaélique; il y a l'Irlande catholique et l'Irlande protestante (et maintenant l'Irlande athée). Je prends comme citation un peu exemplaire de mon raisonnement cette phrase de Seamus Heaney, le prix Nobel, dont la traduction approximative serait: „J'ai droit à une identité multiple: je suis citoyen de Derry, c'est-à-dire de l'Irlande du Nord, d'une province de l'Ulster, de la nation et de l'île irlandaise, et de la communauté européenne.“ Cette phrase fait écho à celle de John Hewitt, un poète protestant de l'Irlande du Nord, sur l'idée d'identité multiple. Tous deux s'attendaient à trouver dans l'écriture une réponse à l'énigme de la nationalité en Irlande du Nord.

Par contre, l'obsession d'une identité simpliste et exclusive, liée à une idée fixe de souveraineté territoriale, a débouché sur une guerre de plus de trente ans, au cours de laquelle plus de trois mille personnes ont trouvé la mort. Jusqu'à récemment il y avait une revendication de souveraineté absolue sur l'Irlande du Nord par deux membres de l'Union européenne, la Grande-Bretagne et la République d'Irlande. L'Ulster était un territoire revendiqué par deux constitutions. Donc si au niveau politique, il n'y avait pas de changement constitutionnel, il ne pouvait y avoir de solution.

Si l'on insiste sur le principe d'une souveraineté 'une et indivisible', comme le souhaitait Margaret Thatcher, si on veut appliquer le concept d'une nationalité absolue à l'Irlande du Nord, il n'y a pas d'issue. En

revanche, si le conflit entre les États-nations se plaçait au niveau culturel, il y aurait peut-être un espoir. On peut en effet s'avouer et s'identifier au pluriel: d'abord au niveau *régional-local*, ensuite au niveau *national* (qui est très important et dont on ne peut pas faire l'économie) et finalement au niveau *transnational*.

En conséquence, le défi politique pour l'Irlande et pour la Grande Bretagne actuelles, c'est de prendre en considération la dimension culturelle afin de résoudre la crise constitutionnelle de l'Irlande du Nord. Jusqu'ici seule la culture a réussi à exprimer la complexité que les discours politiques ne sont pas parvenus à traduire en actes institutionnels.

„Qu'est-ce qu'une nation?“

Shakespeare - qui, selon certains, avait une grand-mère irlandaise! - savait au fond qu'une nation n'est jamais quelque chose d'acquis, de permanent, de définitif. Il souhaitait poser la question „qu'est-ce qu'une nation?“ Dans son drame *Henri IV*, il met dans la bouche d'un Irlandais, le Capitaine Mac Morris, la question: „*What ish' my nation?*“ (Qu'est-ce que ma nation?). Shakespeare avait réalisé qu'il n'y a pas de réponse précise à cette question, mais il ne pouvait pas le dire trop clairement en Angleterre à une époque où la Reine Elisabeth, ayant succédé à Henri VIII, insistait sur le point que l'on savait très bien ce qu'était la nation anglaise. Il s'agissait d'éviter la censure. Shakespeare avait compris que toute nation, et pas seulement la nation irlandaise, existe avec un point d'interrogation. „*What is my nation?*“: première phrase prononcée par un Irlandais dans la littérature anglaise. Et heureusement, on n'a toujours pas trouvé de réponse définitive à cette question.

Les Irlandais, disait James Joyce, ont depuis toujours „deux pensées à la fois“: une ancienne et une moderne. On parle aujourd'hui d'une pensée post-moderne selon laquelle il n'y a plus d'histoire linéaire, chronologique. Au contraire, nous avons accès à des temps et des espaces multiples. Mais d'une certaine manière, les Irlandais savent depuis très longtemps qu'ils existaient en deux temps et deux lieux à la fois. Je cite Seamus Heaney en le traduisant librement: „Il existe en Irlande une certaine duplicité ou dualité. C'est notre capacité de vivre en deux lieux en même temps et en deux temps dans le même lieu.“ Cette capacité - „*to have two thinks at a time*“ pour citer Joyce encore une fois - est le sort parfois triste, parfois très fécond de l'Irlande.

* Professeur de Philosophie à la National University of Ireland, Dublin.

1. „ish“, prononciation irlandaise de „is“.

Les traces littéraires de l'identité

Essayons de suivre brièvement l'itinéraire généalogique de quelques traces littéraires de l'identité irlandaise. Le premier livre écrit en irlandais s'intitule *Le Livre des Invasions*. Le titre conduit d'emblée à considérer qu'il n'existe pas d'Irlandais pur. L'Irlande, comme tous les pays de l'Europe, est un pays de métissage et d'hybridation. Les envahisseurs qui ont précédé les Celtes, les Fir Bolgs, ont construit Newgrange, il y a 5000 ans; puis il y eut les Celtes, et au IX^e siècle les Vikings, au XII^e les Anglo-normands. Les Irlandais n'ont pas été envahis par les Romains qui ont cependant réussi à pénétrer le pays indirectement et partiellement par le biais de saint Patrick et du christianisme. Il y eut ensuite les implantations anglaises et écossaises entre le XV^e et le XVII^e siècle. Au total, une culture et une ethnicité multiple, mixte et complexe. Certes, il demeure encore des stéréotypes à propos des îles d'Aran qui sont le point le plus occidental de l'Europe de l'Ouest. On parle de „purs Celtes“, de „purs Irlandais“. Mais en réalité, les habitants des îles d'Aran sont des descendants des soldats de Cromwell; et ce sont eux qui parlent encore le gaélique, alors que plus de 90% de ceux qui habitent Dublin et Cork parlent l'anglais. Ainsi les descendants de Cromwell parleraient le meilleur gaélique aujourd'hui! En Irlande rien n'est simple.

Après *Le Livre des Invasions*, on trouve *Les Livres des Saints* qui relatent les vies de missionnaires tels que saint Brendan, saint Colomban ou saint Gall à travers l'Europe. Si l'on regarde une carte des Îles britanniques du VII^e et du VIII^e siècles, on peut suivre l'itinéraire de Gall et Colomban qui ont quitté Bangor près de Belfast, ont contourné l'Angleterre et sont arrivés en Bretagne, puis sont passés par Rouen, Paris, Reims, Luxeuil, Fontaines, Metz, Coblenz, Strasbourg, Bâle, Zurich, Bregenz jusqu'à Saint-Gall (couvent et ville fondés par ce saint) en Suisse et Bobbio en Italie.

Saint Colomban et saint Gall sont venus sur le continent européen pour ré-évangéliser l'Europe au VII^e siècle après ce qu'on appelle „*The Dark Ages*“. Un des premiers textes en latin, au sujet de l'Irlande et de la culture irlandaise, s'intitule *La Vita Colombani*.

Saint Colomban et saint Gall, dont je parle dans mon roman *La Chute de Samuel*², sont venus pour réintroduire en Europe une certaine idée de culture universelle, latine et grecque. Leurs disciples irlandais ont amené avec eux par la suite la fameuse *Grammaire de Priscien*. J'ai plaisir à imaginer que cette mission n'est pas sans rapport avec le départ des trois plus grands érudits irlandais du IX^e siècle pour trois royaumes de l'Europe

carolingienne: Scott Erigène chez le roi Charles le Chauve de la Francie occidentale, Moengal chez le roi Lothaire de Lotharingie, et Scot Sedulius chez le roi Louis le Pieux de Francie occidentale. Toujours est-il que leur idée était que, si le latin pouvait servir de langue universelle, on pourrait surmonter toutes les divisions tribales qui ravageaient alors le continent européen. Cette fameuse *Grammaire de Priscien* devait, selon le rêve des moines irlandais, permettre de traduire toutes les différentes langues dans une langue universelle qui pourrait renouer avec la langue perdue d'avant Babel, la langue dans laquelle Dieu a parlé à Adam. Mais ce qui est très curieux, voire paradoxal, c'est que dans ce grand livre de grammaire se trouvent, entre les lignes et dans les marges, les premières traces écrites de la langue gaélique.

Jean Monnet a vu en saint Colomban le saint patron de l'Europe. Saint Colomban était le premier à parler de l'Europe comme d'une entité - *totus Europa*. Les moines irlandais comprenaient aussi que l'Europe existe au pluriel. Entre les lignes de la langue universelle de cette grammaire qui allait unifier l'Europe, ils ont ajouté le vernaculaire, le gaélique. Une des premières phrases dit: „comme c'est ennuyeux cette grammaire latine!“ Ce sous-texte de *marginalia* est parsemé de jeux de mots, de calembours, un peu comme un texte de Joyce. Joyce était effectivement fasciné par ces anciens textes parce qu'à côté de l'universel, il y a le particulier, le local; à côté du sérieux de l'Évangile, il y a le comique, la parodie.

Nous avons là peut-être une réponse à la crise européenne de nos jours. Elle ne se trouve ni dans une Europe universaliste seule qui nierait les différences, ni dans une espèce d'Europe en miettes séparatistes qui perdrait la vocation universelle. (Et à propos de cette importance de l'universel, je pense non seulement à l'héritage des Grecs, des Romains et du christianisme, mais aussi à l'*Aufklärung*, à l'Âge moderne des Lumières). Il ne s'agit pas de rejeter ces héritages pour tomber dans un magma de nationalismes rivaux. La solution, si on peut la trouver, est de conjuguer l'universel avec le particulier.

Dans les grands récits de voyages irlandais qui s'appelaient en latin *peregrinatio* ou *circumnavigatio*, des saints se déplaçaient à travers l'Europe. Saint Colomban et saint Gall sont partis vers l'est, saint Brendan, selon le livre de sa vie, *La Vita Sancti Brendani*, est allé vers l'ouest. Cela lui a pris davantage de temps, mais il a réussi: c'est lui qui a découvert l'Amérique, comme chacun le sait en Irlande même si on a du mal à convaincre les autres Européens et les Américains! Revenu de son périple, saint Brendan a rapporté les histoires de ces peuples qu'il a rencontrés en Islande, au Groenland, en Amérique.

2. KEARNEY Richard, *La Chute de Samuel*, Paris 1997 (Editions Joëlle Losfeld).

La cinquième province

Ensuite viennent les sagas et les épopées en gaélique. Parmi elles, la plus importante est la saga de Sweeney que Seamus Heaney a reprise en anglais. Heaney joue, bien sûr, sur l'assonance Sweeney/Heaney dans son texte qui s'intitule *Les Errances de Sweeney*³ dans la traduction française. On trouve là encore l'essence de la culture irlandaise qui est d'être à la recherche de l'essence, et de savoir que l'essence n'existe pas, que l'Irlande n'existe pas, mais qu'elle peut exister. L'Irlande n'est pas, l'Irlande peut être. Sweeney erre, il cherche. Il est toujours à la recherche de quelque chose qu'il ne peut pas trouver.

Dans les sagas gaéliques du Moyen Âge, cette terre imaginaire s'appelait la „cinquième province“. Il y a quatre provinces en Irlande: Ulster, Munster, Leinster et Connaught. Dans ces légendes, dans la langue gaélique, le mot province se dit *Coicéad, fifth*, cinquième. Or il n'y a que quatre provinces en Irlande. Et la cinquième? Elle n'existe pas, c'est une province de l'imagination, une province intellectuelle et spirituelle. Si l'on oublie que cette cinquième province est symbolique et non pas réelle, la nation entre en guerre. S'il y a une guerre en Irlande du Nord depuis trente ans et plus, c'est bien parce qu'on n'a pas réussi à se rappeler que la recherche de la souveraineté imaginaire ne peut jamais se réduire à un territoire réel géographique. Mais si l'on s'en souvient, la paix s'établira peut-être en Irlande du Nord.

Sweeney re-imaginé par Heaney vit entre ciel et terre. Il aime bien les arbres, vit entre le nord et le sud, erre et sur les landes et sur les vagues. Il se rend compte que son chez lui n'est pas quelque chose qui existe à l'origine, mais qui reste à inventer, à réinventer.

Pour Sweeney, la nation irlandaise est de l'ordre de l'esprit, ou comme l'a écrit Benedict Anderson, „*an imagined community*“, une nation imaginaire. Dans toute la littérature gaélique et même anglo-irlandaise à partir du XIX^e siècle, de Davis et Mangan jusqu'à Yeats et Joyce, l'Irlande est représentée par une figure féminine – Kathleen Ni Houlihan, Roisin Dubh, An Spéirbhean, Mother Eire. Il s'agit de la figure exilée de l'Irlande qui va revenir de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Europe pour sauver l'Irlande des Anglais qui l'ont déshéritée et dépossédée de sa souveraineté. En fait, les Irlandais savent, bien sûr, que la souveraineté n'existe pas, qu'elle est seulement un rêve, une image, un symbole.

3. HEANEY Seamus, *Les Errances de Sweeney*, trad. B.Hoeffner, Nantes 1994 (Éd. Le Passeur).

Au-delà de la Souveraineté: la Diaspora

Le problème est que beaucoup de gens se mettent littéralement en quête de la souveraineté et croient qu'il est possible d'incarner, d'instaurer, d'installer une souveraineté absolue, une et indivisible dans un État-nation. Les Anglais ont essayé de le faire, on en connaît les conséquences, particulièrement en Irlande. Les Irlandais eux-mêmes ont failli tomber dans ce travers. Aujourd'hui, bien entendu, il semble de plus en plus reconnu qu'il ne peut pas y avoir une Irlande unie fondée sur une constitution et une souveraineté absolue et indivisible. Mais nous les Irlandais, nous ne pouvons pas renoncer à une revendication constitutionnelle (même figurative, même imaginaire) si nous ne recevons pas de l'autre côté, du côté des Britanniques, une renonciation réciproque. Comme l'Irlande, le Royaume-Uni ne peut pas non plus être fondé sur une souveraineté absolue. Contrairement à la phrase de Margaret Thatcher, être un habitant de l'Écosse, du pays de Galles ou de l'Irlande du Nord, ce n'est pas la même chose que d'être un habitant de Finchley, le faubourg de Londres. Le fait qu'il y a maintenant plus de non-anglicans que d'anglicans en Grande Bretagne donne à penser, surtout si l'on se rappelle que le souverain doit, selon la constitution britannique, être anglican.

Il y a 8 millions d'Irlandais qui habitent la Grande-Bretagne, alors qu'il n'y en a que 4 millions et demi en Irlande. Que signifie cette diaspora? Que l'identité britannique et l'identité irlandaise sont poreuses, ouvertes, disséminées. J'estime que si l'on n'arrive pas à trouver un modèle institutionnel et parlementaire permettant d'exprimer cette diversité culturelle et démographique, on ne trouvera pas d'issue au labyrinthe de l'Ulster.

Dans un livre récent, *L'Irlande post-nationaliste?*⁴ qui renvoie à l'idée d'une Irlande et d'une Grande-Bretagne post-nationalistes, je suggère que soit mis en place un Conseil des Îles d'Irlande et de Grande-Bretagne. En discutant ensemble, les régions d'Irlande du Nord, d'Irlande du Sud, de l'Écosse, du Pays de Galles, de l'Angleterre du Nord et de l'Angleterre du Sud (comprenant „the great London area“), pourraient arriver à un partage de la souveraineté: une reconnaissance que la souveraineté absolue ne peut plus opérer, et qu'il est possible de se retrouver à long terme dans une Europe des régions. Cela n'exclut nullement les États-nations bien sûr, qui se situeraient entre les régions d'un côté, et ce réseau ou ce Conseil transnational de l'autre.

Au début des années 1990, quand John Hume, d'autres et moi-même évoquions cette idée – à savoir, d'une Irlande du Nord comme une région parmi d'autres régions de l'Europe – beaucoup n'y voyaient qu'une

4. KEARNEY Richard, *Postnationalist Ireland*, Londres 1997 (Routledge).

utopie. Maintenant ce n'est plus une utopie, ni pour les nationalistes du nord, ni pour les unionistes du nord qui parlent d'une solution pour nos pays à l'intérieur d'une „totalité de relations“, c'est-à-dire des régions des deux îles.

Fantaisie non-réalisable? Prenons, à titre d'analogie pratique, l'exemple du Conseil nordique où il y a 8 membres, 5 États-nations et 3 régions autonomes. Ils ont réussi à dépasser leurs différences après toutes ces guerres entre la Norvège, la Suède, le Danemark et la Finlande. Il suffit de se rappeler l'intrigue historique d'Hamlet. Fortinbras (la Norvège) vient de battre Hamlet (le Danemark), et le pauvre Polonius (la Pologne) est pris entre les deux. Les pays nordiques ont trouvé, après deux siècles, une solution avec un partage de souveraineté organisé par un Conseil transnational. Ils ont déclaré les îles d'Aland (archipel finlandais habité par une population parlant le suédois) et les îles Spitsbergen les deux premières régions démilitarisées de l'Europe. Je suggère que l'Irlande du Nord devienne la troisième. On ne peut pas, me semble-t-il, trouver de solution pour l'Irlande du Nord sans prendre le cadre européen en considération.

Irlandiser l'Europe, européeniser l'Irlande

Joyce a déclaré: „Ce que je veux faire par mes écrits, c'est européeniser l'Irlande et irlandiser l'Europe.“ Il s'agissait pour lui d'un chassé-croisé dans lequel on peut rester fidèle à son chez-soi, à sa localité, à sa nation et en même temps être tout à fait ouvert à l'Europe. En ceci, il ne faisait que répéter l'enseignement de Colomban et de Sweeney.

Irlandiser l'Europe, européeniser l'Irlande. Beckett a fait pareil à sa manière, en écrivant dans deux langues - dans un anglais à l'accent dublois et en français. Il a refusé de choisir entre une identité et une autre, être Irlandais ou être Européen. Heaney a développé cette vertu d'ambivalence quand il a écrit: „Deux seaux sont plus faciles à porter qu'un. J'ai grandi entre les deux.“ Si on ne porte qu'un seau, on a mal à l'épaule, mais deux seaux font équilibre. Ces propos forment l'essence de la littérature irlandaise contemporaine, de même que la musique, la danse, le théâtre et le cinéma expriment tous une identité culturelle au pluriel, une identité mixte.

En Irlande, comme en Grande-Bretagne, tout le monde est ilien, hybride, mixte, métissé. C'est une bonne chose. L'Irlande du Nord présente, bien sûr, la pathologie des nationalismes britannique et irlandais avec leurs revendications respectives de souveraineté irréconciliable. Mais l'Irlande du Nord peut représenter aussi une *chance* pour l'Europe: la chance de surmonter, de surpasser ces conflits entre États-nations en ser-

vant de précédent, d'exemple d'une des premières expérimentations, à l'intérieur de l'Union européenne, du régionalisme qui va de pair avec les États-nations d'un côté et un réseau transnational de l'autre.

Brian Friel, le dramaturge irlandais de Derry, a écrit que „la confusion n'est pas une ignoble condition.“ Je crois qu'il a raison. Si les Irlandais ont quelque chose à apporter à l'Europe, c'est la confusion. On pourrait la décrire comme capacité de confondre les idéologies et les rhétoriques, de faire basculer les stéréotypes et les clichés qui ignorent les complexités de base. Mais le projet de paix en Ulster ne réussira que si l'on prend conscience de la lutte imaginaire qui se joue aussi sur nos écrans de télévision. Les émeutes, les bagarres, la violence dans les rues de Belfast ou de Derry, retransmises par les médias, c'est aussi notre inconscient qui s'exprime.

Il faut continuer à se demander: „Qu'est-ce qu'un Irlandais? Qu'est-ce qu'une nation?“ afin de se rappeler que l'identité n'est pas un acquis à reprendre ou à défendre, mais plutôt un projet, une promesse, une cinquième province toujours à découvrir, toujours à inventer et à réinventer. C'est une possibilité devant nous qui existe au futur.